# VALORISATION DES ATELIERS D’ECRITUREETUDIANTS • printemps 2021

1. **« L’identité à travers les réseaux sociaux » / « Le soi digital »**

*« Au moi réel, composé de la conscience cartésienne et de l’inconscient freudien, s’ajoute désormais le moi virtuel. Si vous additionnez les deux, mon profil Facebook et ce que je suis en chair et en os devant vous, vous obtenez ce que j’appelle le « soi digital », dont on recompose en permanence les contours. Un « sujet augmenté », en quelque sorte, qui fait l’unité de mon identité d’aujourd’hui. »
(Jean-Philippe Pisanias, article dans 01.NET Magazine).*

*Consigne :* *réfléchir à ce que serait, ici et maintenant,
votre « moi digital », pour en établir une description par écrit.*

Je viens de tomber sur un drôle de profil sur Facebook, tu me diras ce que tu en penses : le type s’appelle Nicolas Lenninger, déjà note qu’il n’a peur de rien, il donne son vrai nom. Oui, je sais c’est une pratique courante, mais bon. Sur les quelques photos que j’ai trouvées, tu le vois en train de brandir des épées. Y en a même où tu le vois porter une cotte de mailles et un tabard – d’ailleurs, tu me diras si je me trompe, mais j’ai l’impression que sa cotte de mailles est en tricot et pas en métal, sans blague ça fait pas un peu toc ? Ça a l’air d’être le gars à fantasmer sur le béhourd mais à ne pas oser en faire. C’est quoi le béhourd ? Ben c’est du catch, mais avec des grosses armures.

Le type semble un peu avare sur ses infos. Bizarre non ? Quand tu prends la peine de faire des photos de profil où tu es déguisé, ça doit bien montrer une certaine excentricité que tu veux mettre en avant, non ? Pourtant rien sur sa ville, ni sur là où il travaille, tintin. Après j’ai regardé un peu ses amis, y en a beaucoup de Paris I la Sorbonne. Une tête, tu trouves ? Mon pauvre vieux si tu savais tous les guignols qui sortent diplômés de Paris I chaque année, tu en serais vert. Si ça se trouve il en fait partie.

J’ai regardé un peu ses goûts, on trouve des films, des bouquins, des BD, des jeux, du metal, bon ben finalement c’est un geek, je pense que tu seras d’accord. Par rapport à ce qu’il a partagé sur son mur, y a pas grand-chose. Des photos sur lesquelles il apparaît, ce qui est bien c’est que tu peux constater l’évolution de sa pilosité grâce à elles. Regarde, ça commence par du cheveux bouclés barbe de trois jours, puis court avec un bouc. Là on dirait qu’il a arrêté de se raser, la photo date de 2015. Après il s’est fait pousser les cheveux. Sa dernière photo date de 2018. Oui, je pense que si tu le croises aujourd’hui, tu l’appellerais ZZ-Top.

Après, si tu regardes les quelques trucs qu’il a partagé, y a surtout des vidéos YouTube, sur des jeux ou de l’histoire. Ah ben oui, je pense bien que si tu t’habilles en croisé sur ta photo de profil c’est que tu apprécies un chouïa l’histoire ! Pareil pour les quelques pages auxquelles il est abonné. Du *Witcher*, du *Dark Souls*, du *Skyrim*, ouais il a l’air de pas mal jouer aux jeux vidéos, d’ailleurs sa première photo de couverture vient de *Skyrim*. Après il a mis du *Alien*, tu me diras où est la logique, moi je la cherche toujours. Le type a l’air vraiment à fond dans son délire médiéval-fantastique. Ben écoute, si ça lui fait plaisir.

Je ne l’ai trouvé que dans un seul groupe public, un groupe qui parle de *Kaamelott*. Ouais, moi non plus ça m’étonne pas plus que ça. S’il a publié sur ce groupe ? Honnêtement le groupe compte 80 000 membres, j’ai pas eu le courage de chercher, et de toute façon la grande majorité des posts c’est des blagues sur la série, honnêtement on perd rien à ne pas chercher.

Qu’est-ce qu’on fait ? On le demande comme ami ou on passe notre chemin ?

**2. « Place des papiers dans nos vies ».**

*Consigne : imaginer dans un premier temps tout ce qu’on ne pourrait pas faire si on était sans papier, et tout ce que nos papiers d’identité nous permettent de faire. A mettre par écrit sous une forme narrative, avec des situations.*

Un jour, quand j’étais encore au collège et qu’on partait pour un voyage en Italie, nous avons dû attendre vingt minutes parce qu’un élève avait oublié sa carte d’identité. Pourtant les professeurs nous ont répété en long, en large et en travers que c’était la première chose qu’on devait préparer. Je me souviens bien que sur la mienne, à l’époque, la photo datait de mon baptême. Sur la carte actuelle je suis encore imberbe, mais le seul vigile à avoir fait la remarque ne faisait que plaisanter. Depuis que je suis majeur, ma carte d’identité ne quitte jamais mon portefeuille. Ceci dit j’ai très peu l’habitude de la sortir, si bien que lorsqu’on me la demande, j’ai presque tendance à paniquer. Je me souviens avoir été contrôlé par la police un soir, on buvait des bières sur le parking d’un gymnase vers 11h-0h parce qu’on craignait de déranger les parents et fratries. Les policiers nous ont demandé nos papiers d’identité et ont appelé leur QG, je ne sais pas comment dire autrement, mais comme on n’avait aucun passif et qu’on ne faisait de mal à personne, ils ont passé l’éponge. Cet épisode m’a marqué mais il reste relativement rare, ceci dit j’ai toujours l’impression qu’il peut se reproduire. J’ai toujours ma carte d’identité sur moi-même en allant me promener en forêt, alors que les chances de s’y faire contrôler tendent vers 0 %.

Je pourrais en dire autant de ma carte vitale. Elle semble si précieuse car sans elle je ne peux pas bénéficier de la sécurité sociale, sans elle je ne peux pas me faire rembourser mes consultations chez les médecins ni les médicaments que j’achète. Elle est si précieuse et pourtant je ne m’en sers presque jamais. Elle est là, dans mon portefeuille, accompagnée de ma carte de mutuelle. J’ai passé plus de temps à remplir la paperasse nécessaire pour l’acquérir qu’à l’utiliser. Mais comme le disent mes parents, mes oncles et tantes, mes grands-parents, mon médecin, mon dentiste, mon podologue, un accident ça peut arriver. Plus j’y pense, plus j’ai l’impression d’avoir rempli cette paperasse dans l’espoir de ne pas en avoir besoin.

À 18 ans j’ai acquis mon permis de conduire. Je l’ai eu du premier coup, avec des résultats très encourageants, presque un sans-faute. Il n’a pas changé depuis, alors que trois ans après un nouveau format a été adopté. Mais personne ne m’a dit de le changer. Il n’a été contrôlé qu’une seule fois dans ma vie, par des douaniers à la frontière luxembourgeoise, mais la plupart du temps je me suis contenté de le sortir de mon portefeuille uniquement pour en faire des photocopies dans un but administratif. Mon meilleur ami a dû me laisser le volant pour un long trajet, et je me souviens comme il peinait à contacter son assurance, un dossier ouvert sur les genoux et son téléphone dans la main, alors que je conduisais sur une route départementale complètement immaculée, au final on n’a pas eu besoin de tout ce schmilblick. J’ai acquis ce permis dans ma période la plus rebelle, la période où je voulais dire le mot de Cambronne à toute la société, en particulier l’administration. En fin de compte je savais conduire avant de le gagner. Pourtant, lorsque je l’ai eu dans les mains pour la première fois, je n’ai pas pu m’empêcher de me prendre en photo et de le dire à toute la famille. Ils ont exprimé leur fierté. Ils se réjouissaient de me savoir capable de conduire alors qu’ils m’ont vu le faire plusieurs mois auparavant. On dira ce qu’on veut, les rites initiatiques avaient sacrément plus de gueule fut un temps.

Il y a un autre document qui rythme beaucoup ma vie, mon pass Primo, ma carte de réduction pour les trajets en train. Sans elle, je devrais payer pleins tarifs des trajets que je fais assez régulièrement pour que leur coût me préoccupe. Un pass imaginé pour aider les étudiants et les jeunes travailleurs, et ça c’est une bonne chose. Comme les autres celui-ci ne me quitte jamais, néanmoins je suis bien plus souvent fait contrôler en train qu’en voiture. Cependant, il y a un espace pour insérer ma photo d’identité sur ce pass. Et la seule chose que je risque en le laissant vide, c’est que le contrôleur demande ma carte d’identité. Sans blague, si vous croyez que ça me fait peur ? Ce pass n’est valable que pour un an, je n’ai pas l’intention de dépenser des sous à faire une photo qui finira à la poubelle. En conséquence cet espace reste vide et lorsqu’on me fait la remarque je dis mentalement au contrôleur d’aller se gratter.

**3. « Les drapeaux »**

*Consigne : on dit que les poètes n’ont pas de drapeau. On lève le drapeau blanc quand on veut faire la paix. On déploie le drapeau noir quand on est un pirate. On lève le drapeau quand on veut commémorer. Je vous invite à imaginer sous quel drapeau vous vivrez. Je vous invite à imaginer un territoire du futur, une nation, un pays, que vous décrirez en nous disant ce qui s’y passe : le mode de vie, les infrastructures, le travail, les loisirs, les religions. Je vous invite à réfléchir à ce qui pourrait être l’identité de ce pays, de la nation dans laquelle vous vivrez. Exception culturelle, racines, droit du sol, autant de concepts, de lois et d’histoires qui peuvent former son identité nationale.*

Lorsque des citoyens grecs durent fuir en raison de la conquête de la Grèce par Rome au IIIe siècle avant notre ère, ils furent emportés malgré eux vers l’Atlantique et y découvrirent un archipel perdu. La terre la plus éloignée à l’ouest connue à ce jour. Les réfugiés y construisirent leurs cités, sur les modèles grecs et romains.

Beaucoup avaient rapportés avec eux des textes des Anciens, aussi bien littéraires que juridiques. Comme les colons craignaient d’être envahis, ils organisèrent une armée qui au fil de siècles devint complètement désuète, aucun envahisseur ne faisant voile vers eux. La peur survint au XVIème siècle alors que les explorateurs élargirent les horizons commerciaux, mais la seule incursion fut repoussée et dès lors les souverains européens s’accordèrent que conquérir cet archipel serait d’une maigre compensation. Le contact fut bien rétabli avec le reste de l’Europe mais ce minuscule archipel n’intéressait finalement personne. Il put donc continuer à prospérer sans se soucier de ce qui se passait sur les continents. Ainsi les habitants se consacrèrent beaucoup à la culture de leur esprit aussi bien que de leur corps. Voulant faire de cet archipel un lieu de raison, les colons nommèrent leur nouvelle capitale Logopolis.

Tous comme les autres cités de l’archipel, elle a gardé son apparence antique. D’abord de brique et de bois, elles devinrent vite de pierres, vastes étendues de maisons et de boutiques entourant des Acropoles, arborant colonnes et frontons, les bâtiments décorés de fresques et de statues de divinités anciennes, notamment Athéna, Dionysos, Héra et Aphrodite. Si certains temples sont érigés, il n’y a aucun office religieux rythmant la vie des citoyens, les temples n’étant donc que des lieux de recueillements et de méditations personnels, et non en collectivité. La vie citoyenne en revanche était vendue aux habitants comme un devoir, et tous à partir d’un certain âge était en droit de participer. Elle ne concernait en revanche que les affaires de l’archipel. La ruralité était souvent privilégiée sur la vie urbaine, mais chacun avait le droit, si tel était son désir, de recevoir une éducation gratuite lui inculquant les valeurs des Anciens, demeurées inchangées depuis des siècles.

Certains attributs vestimentaires de l’Antiquité furent conservés, toges et cothurnes notamment, mais le climat océanique obligea les habitants à mieux se protéger du froid. La précarité des premiers temps avait incité chaque colon à fabriquer lui-même si vêtements, et si au fil des siècles certains artisans se sont spécialisés au travail du cuir ou du textile, il n’en est pas moins que chaque habitant restait invité à constituer lui-même son habit. Le climat susmentionné restait cependant assez clément pour permettre la culture de la vigne et du blé, aussi purent-ils conserver leurs habitudes alimentaires qui perdurèrent jusqu’à aujourd’hui. Il a d’ailleurs été de coutume dans chaque cité d’organiser des banquets collectifs où chacun était invité, aussi bien à organiser qu’à festoyer. Chants, danses et fables rythment ces fêtes. Les habitants sont attachés aux fables et aux histoires, aussi les anciens mythes ont-ils perduré jusqu’à eux, connaissant maintes interprétations et maintes réécritures.

Comme évoqué, la ruralité est très valorisée. En essayant de ne pas reproduire les erreurs des nobles Romains ou Carthaginois, la terre n’appartenait à personne mais tout le monde était en droit de la cultiver. Un homme de lettre ou un juriste, malgré son éducation et sa réputation, n’était réellement bien vu que s’il travaillait la terre même sous les ordres des paysans. De même, un paysan était bien vu s’il recevait une éducation scientifique, littéraire ou juridique, et pouvait s’il le désirait faire ses preuves à l’Acropole.

Les citoyens ne bannirent pas l’argent, mais œuvrèrent par tous les moyens à ne pas en être dépendants. La seule mine d’argent de l’archipel n’a jamais été épuisée, les habitants ne s’obstinant pas en pièces ou en bijoux, auxquels quelque autre matière précieuse pouvait largement subsister. Il pouvait être de coutume de troquer les marchandises contre d’autres marchandises, voire du temps de travail. Les artistes, que ce soit par le théâtre, la poésie, la peinture ou la sculpture, vivaient surtout grâce au mécénat, en argent comme en nature, mais il restait particulièrement confortable. Le seul commerce interdit est celui du corps humain. Les quelques esclaves arrivés avec les premiers colons étaient en droit d’exiger leur affranchissement, et depuis nul n’avait foulé l’archipel privé de sa liberté. Et si par malheur un homme ou une femme n’avait d’autre choix que vendre sa vertu, il était du devoir de tout citoyen de leur venir en aide, les temples formant aussi de précieux asiles.

L’archipel s’est pourtant donné pour dogme de ne pas s’ouvrir au commerce avec l’extérieur, afin de se préserver des marchandises les plus perverses. Les quelques machines à vapeur et rares canons furent créés par des locaux, et il n’y eut pas de commodore Perry pour forcer l’ouverture à l’internationale. Étant donné la petite superficie de l’État, des chemins de fer seraient trop coûteux, et selon la philosophie des habitants, les automobiles seraient trop tape-à-l’œil, aussi gardèrent-ils le transport à cheval ou par voilier.

Cependant les étrangers restent les bienvenus, à la seule condition qu’ils s’impliquent dans la vie citoyenne et intègrent en public les mœurs des habitants. Les locaux sont libres de partir, mais depuis la révolution industrielle, les quelques immigrés ont donné une image si sombre du monde extérieur que personne n’a voulu partir.

Après plus de deux mille ans, ce qui n’avait été qu’une colonie de fortune devint un refuge pour les esseulés en recherche d’une vie nouvelle, loin de tous les défauts de ce qu’était devenue la société occidentale. Le travail et la culture en sont les mots d’ordre, mais aussi la simplicité et l’humilité. Loin des dérives engendrées par les innombrables révolutions, les éternelles et incorrigibles discordes engendrées par la division politique, Logopolis est un phare pour ceux qui souhaitent repartir à zéro et se détacher complètement de ce qui les opprimait moralement comme physiquement dans l’ancien monde. Au final, selon les quelques témoignages qui nous sont parvenus, la vie dans cet archipel peut être laborieuse, mais sa collectivité bienveillante et basée uniquement sur le volontariat rendent ce labeur bien moins pénible.